9 janvier 1927

L'Ouest républicain

La leçon du passé

Vers 1830, un gentilhomme breton, M. de Castellan, dont la vigoureuse nature s'accommodait mal du régime romantique alors en faveur à Paris, quittait la capitale pour venir accomplir, chez nous, une besogne de titan. Ses propriétés s'étendaient en bordure de vasières longeant la côte de Séné à Montsarrac. L'une d'elles, d'une superficie de plus de 300 hectares, s'ouvrait sur le Golfe par un goulet large d'environ 200 mètres.

Tant de terrain perdu mettait la mort dans l'âme du gentilhomme campagnard, aussi résolut-il de le récupérer en fermant le goulet.

Pendant plus de deux ans on y travailla ferme. La main d'œuvre était réduite, les fonds très limités; la besogne formidable, puisqu'il s'agissait d'opposer au flot un massif de maçonnerie de la longueur du goulet et large de plus de 30 pieds. Parfois, la tempête et les fortes marges d'équinoxe anéantissaient en quelques heures le travail de plusieurs mois mais, grâce au courage indomptable des travailleurs, un jour vint où les lames impuissantes se brisèrent à la solide barrière et l'on put, dès lors, se livrer à l'aménagement du terrain conquis.

Plus de 300 hectares furent ainsi mis en culture, modifiant avantageusement ce quartier de la commune de Séné dont l'importance s'accrut, bientôt, de quelques fermes et d'une agglomération: le village de Bilerben. Les prairies furent bordées de pins, les champs plantés de pommiers ; la vasière drainée s'écoula par un charmant ruisseau. Bref, ce fut un Eden à la place du marais pestilentiel.

Cette victoire péniblement remportée sur les éléments - épisode héroïque de la lutte incessante des paysans morbihannais contre la mer envahissante - et qui paraissait devoir apporter aux habitants de Bilerben une paix définitive, devait, malheureusement, 100 ans après, être suivie d'un désastre retentissant.

Le 25 décembre 1925, une tempête formidable s'abattait sur nos côtes. Notre journal en rapporta les échos lamentables : toitures enlevées, arbres déracinés, etc... A Bilerben, ce fut un cataclysme.

Dès les premières rafales on s'était inquiété. La digue, qui, avouons-le, n'avait pas eu les soins nécessaires de la part de ceux qui, pourtant, lui devaient leur aisance, reçut de rudes assauts.

La tempête redoublant d'intensité et la pression des eaux devenant irrésistible, une brèche se produisit. On essaya bien de la combler, mais les conditions de travail étaient telles que l'on dut abandonner tout espoir d'arrêter le flot mugissant qui, libéré, alla fouiller de son écume blanche son domaine d'autrefois.

Des arbres furent fauchés, des maisons s'écroulèrent ; les habitants s'en échappèrent à grand'peine. Le lendemain, l'état des lieux était tel qu'avant la rude entreprise du comte de Castellan.

L'émotion fut énorme dans toute la région. On porta largement secours aux malheureux sinistrés - plus de 10 familles ruinées - puis, les jours passèrent ; on oublia. Les gens du pays n'approchèrent que le moins possible, de la région dévastée et bientôt l'on n'y vit plus que quelques touristes appelés là par le goût perverti du pittoresque macabre.

Une année s'est écoulée. Qu'a-t-on fait pour Bilerben ?... Nous sommes allés nous en rendre compte :

Il pleut, il vente : hiver 1926. Là-bas, le spectacle est encore plus catastrophique qu'en 1925. Les maisons rendues squelettiques par les coups impitoyables des tempêtes successives évoquent les plus sinistres illustrations de la guerre. L'eau salée et corrosive a couvert d'une hideuse lèpre rougeâtre tout ce qu'elle a touchée. Les algues desséchées, marquant l'étiage des fortes marées, pendent lamentablement sur les tiges des arbres morts.

Au bruit que nous faisons pour sortir des fondrières de la route, un maigre paysan sort de sa maison. A notre approche il disparaît dans un chemin bourbeux, fuyant comme un pauvre.

Un passant nous renseigne. La route de Montsarrac et celle de Michotte qui traversent le quartier de Bilerben sont de véritables routes du front. Par fortes marées, elles sont coupées par les eaux et leur emploi devient précaire et même dangereux. Les villages de Kerarden et de Kerleguen plongent dans l'eau bourbeuse leurs silhouettes déchiquetées.

Le mal est incalculable. Voyons la blessure !...

De la route de Montsarrac, éloignée d'environ 500 m – elle semble insignifiante - petite brèche dans la barre noire de la digue. Vue de près elle n'apparaît guère formidable. Qu'est-elle, comparée à la trouée formidable à laquelle s'attaqua le vaillant Castellan ?...

Tout au plus, une vingtaine de mètres à combler et, cela, avec les outils merveilleux que la science met, de nos jours, entre les mains des travailleurs.

Alors ! Que penser ?... La leçon du courageux ancêtre n'aura-t-elle donc point porté des fruits ?... On nous dit bien : « C'est une question d'argent qui empêche que le malheur soit réparé tout de suite ». II faudrait plus de 100 000 francs pour remettre la digue en état. Mais, qu'est-ce 100 000 francs en regard des 300 hectares perdus ? Le département ne peut-il desserrer les cordons de sa bourse et serait-ce là pour lui un mauvais placement ?

Du reste, les propriétaires sinistrés ne semblent pas vouloir bouder à la besogne. Ce qui les empêche de se mettre immédiatement à l'œuvre c'est la lourde charge qu'ils ont à assumer. Alors ! Venons-leur en aide. Que le département fasse un geste généreux; la commune de Séné n'est pas riche mais elle se saignera à blanc pour secourir ses enfants de Bilerben. Les Ponts et Chaussées, qui sont toujours sur la brèche, ne pourront moins faire que d'apporter leur concours éclairé et, sous peu, si chacun y met du sien, les mânes du comte de Castellan, qui avaient frémi à l'heure du cataclysme, pourront reposer en paix.

Sources : Fonds de presse ancienne des Archives départementales du Morbihan.
Mise en forme : Mairie de Séné.